

L'absence dans le vivre-ensemble des franco-mobiles nord-américains

Michelle Daveluy

Michelle Daveluy nous présente ici le fruit d'une réflexion amorcée en marge de la journée de travail de l'axe 1 du Célat en avril 2012, alors qu'avait été soulevée la question de la solitude dans le vivre-ensemble. Comment vivre seuls, *ensemble*? S'inspirant des réflexions d'Abedelwahed Mekki-Berrada autour de la notion d'idiorythmie de Barthes ainsi que des travaux de Madeleine Pastinelli sur les communautés en ligne de pratiques marginales, Daveluy se penche sur la conciliation parfois difficile entre vie collective et vie individuelle à partir du cas des franco-mobiles.

C'est à travers ses terrains de recherche avec la Marine canadienne et dans l'industrie du pétrole en Alberta que Daveluy s'est intéressée aux populations de travailleurs francophones qui se déplacent d'un bout à l'autre du continent nord-américain pour gagner leur vie, ceux qu'elle a nommés les « franco-mobiles ». Ces populations, qui ne cadrent ni dans les études sur la migration (parce qu'elles ne s'établissent pas au point 'B') ni dans les études sur le transnationalisme (parce qu'elles ne franchissent aucune frontière nationale), ont ceci de particulier qu'elles se retrouvent dans une situation de transit permanent entre le lieu de travail et le lieu où demeure la famille. À Fort McMurray, haut lieu de l'industrie pétrolière albertaine, différents types de travailleurs sont en présence : les « pendulaires », qui font régulièrement la navette entre Fort McMurray et un autre lieu; les « résidents », qui ont pris une adresse dans la municipalité; les « *locals* », qui sont des citoyens de l'Alberta; les « *permits* », qui appartiennent à des contingents de travailleurs spécialisés; et les « *travellers* », qui viennent par eux-mêmes à la belle saison. Ainsi, souligne Daveluy, si on considère le fait de travailler ensemble comme une forme de vie collective, la notion de « vivre-ensemble » fait ressortir la diversité des formes de mobilités pour des fins économiques.

Vivre ensemble en leur absence

Les conditions liées au travail dans l'industrie du pétrole sont extrêmement difficiles, notamment parce qu'il s'agit d'un travail physique et aussi parce qu'il implique de passer de longues périodes sans voir ses proches. Néanmoins, de nombreux travailleurs de Fort McMurray endossent et même revendiquent ce mode de vie mobile : si c'est parfois pénible, ils sont malgré tout très heureux de pouvoir le faire. Pour ces personnes, on est peut-être seul et isolé des siens, mais au moins on peut être soi : le fait de se retrouver seul, ensemble, entre travailleurs, fait que l'on peut davantage être soi-même. Au fondement de ce choix de vie, il y a donc, peut-être, une certaine volonté de solitude, mais il y a surtout cette volonté d'être soi. Et il y a constamment cette idée que *plus tard, éventuellement*, à la retraite, on sera ensemble.

Vivre seul, en l'absence des êtres avec qui on a des liens, a longtemps été la norme à Fort McMurray. Or, depuis quelques années, la venue des familles est un phénomène qui s'est généralisé et qui, pour plusieurs, a sonné le glas du modèle de vie sociale distancée. Plusieurs ont dû réapprendre à vivre au quotidien avec les membres de leur famille : finie la

vie des camps, logé, nourri et transporté aux frais de la compagnie. Quand on rentre chez soi à Fort McMurray, on doit désormais faire face à la fatigue des conjoints et aux besoins des enfants. Pour certains, relate Daveluy, l'adaptation a été brutale : crise du cœur physique autant que philosophique puisqu'en contradiction avec le mode de vie chéri et adopté depuis longtemps. Face au rêve de retrouver les siens, la nouvelle réalité est bien souvent différente de celle qu'on anticipait.

Le vivre-ensemble entre franco-mobiles

Peu importe ces changements récents, l'absence d'êtres incontournables avec qui ont partagé des intérêts, sinon le quotidien, se conjugue avec la cohabitation entre franco-mobiles d'horizons variés. Déjà, dans la marine canadienne, les tensions étaient palpables entre Acadiens et Québécois. La solidarité qui pourrait être attendue entre francophones en milieu de travail ne se matérialisait pas nécessairement. À Fort McMurray, les enjeux de la cohabitation entre franco-mobiles se perpétuent, de sorte que la solidarité qui pourrait les unir en tant que francophones relocalisés pour des fins économiques ne se concrétise pas davantage. D'autre part, et c'est ce qui est important de noter, de véritables migrants font aussi partie des franco-mobiles qui aboutissent dans le nord de l'Alberta et parmi eux, plusieurs sont venus d'Afrique; ce sont des francophones noirs. Ainsi, à Fort McMurray, nouveaux arrivants et citoyens luttent entre eux pour obtenir les ressources dont ils ont besoin. Celles offertes aux francophones étant toujours limitées, les priorités des uns vont souvent à l'encontre de celles des autres. Dans un lieu comme Fort McMurray où toutes sortes de franco-mobiles se côtoient, la complexité de la cohabitation fait partie de la donne.

Conclusion

La notion de vivre-ensemble permet donc de rendre compte à la fois de cette cohabitation créée par la pratique langagière et des enjeux propres à la mobilité des francophones en Amérique du Nord. La notion de vivre-ensemble est utile dans la mesure où elle permet de reconnaître des catégories d'expériences qui s'imbriquent les unes aux autres (voir les travaux de F. Saillant). Par contre, pour ceux et celles qui mettent l'accent sur le potentiel rassembleur du vivre-ensemble, Daveluy rappelle que les franco-mobiles illustrent bien les limites de la solidarité entre semblables. Pour plusieurs franco-mobiles, le vivre-ensemble n'a rien à voir avec l'« ici, maintenant »; c'est un possible, un éventuel; c'est un échappatoire qui permet de se soustraire à des conditions de vie exigeantes en rêvant à un avenir meilleur, la plupart du temps ailleurs.

On voit donc que de toute évidence, même absents physiquement, les êtres demeurent en relation à distance. Et c'est pour cette raison que Daveluy, en terminant, endosse la notion d'« enracinement » proposée par Jean-Claude Charles, mais aussi la notion de « distance habitée » de François Paré, dont elle préfère parler comme d'une distance *cohabitée*. Ces notions, dit-elle, permettent d'inclure tout ce qui se passe dans ces soi-disant non-lieux avec lesquels Augé nous a familiarisés; elles permettent d'inclure tous ces gens qui vivent ensemble dans ces non-lieux.